No. F. 88

Azémia

opera en 3 actes

# AZÉMIA,

OU LES

# *SAUVAGES.*

## COMÉDIE,

*EN TROIS ACTES, EN PROSE,*

MELÉE D'ARIETTES.

*Représentée à Fontainebleau, devant leurs Majestés, le 27 Octobre 1786, & à Paris, le 3 Mai 1787.*

Prix 30 sols.



*A PARIS,*

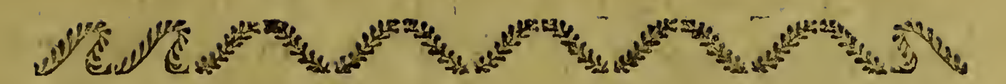
Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, près la Comédie Italienne.

*M. DCC. LXXXVIII.*

# PERSONNAGES.

*EDOIN*, Anglois habitant de l'Isle. *M. Philippe.*
*PROSPER*, jeune Anglois, élevé dans l'Isle. *M. Michu.*
*AZÉMIA*, fille d'Edoin. *Mme. Dugazon.*
*AKINSON*, Lord Anglois. *M. Chenard.*
*ALVAR*, jeune Capitaine de vaiſſeau Eſpagnol. *M. Dorſonville.*
*FABRICE*, Contre-maître & Boſſeman du vaiſſeau d'Alvar. *M. Trial.*
*TROUPE DE MATELOTS*, attachés à l'équipage d'Alvar.
*PAUL SMITH*, Officier, attaché au Lord *Akinſon.* *M. Cellier.*
*DEUX SAUVAGES.* [ *M. Corali.* [ *M. le Clerc.*
*TROUPE DE SAUVAGES.*
*TROUPE DE MATELOTS.*

*La Scène eſt dans une iſle déſerte & inconnue.*



# AVERTISSEMENT.

LA tempête de Shakespeare, celle de Dryden, le Roman de Robinson-Crusoé, & l'Histoire générale des voyages, m'ayant donné l'envie de composer une Nouvelle dramatique, qui tînt du genre des Ouvrages, dont la lecture m'avoit échauffé l'imagination, je composai celle d'Azémia : mais je n'osai point la faire imprimer : l'intérêt qu'elle me parut inspirer dans les lectures particulières, me donna néanmoins le desir d'en risquer quelques situations au Théatre, en reléguant la partie romanesque dans l'avant-scène; & c'est le sujet de la Pièce que je viens de donner aux Italiens.

C'étoit après de mûres & profondes réflexions sur l'art dramatique, & ses différentes branches, que je regardois comme permis & peu-être nécessaire, d'étendre les ressources du genre borné de l'Opéra-Comique, en admettant, de préférence, les situations romanesques, lorsqu'elles pouvoient se concilier avec la vraisemblance : par ce moyen, chaque Théatre me paroissoit avoir son genre propre & particulier. Je laissois à celui de l'Opéra les féeries, les enchantemens & les fêtes; aux François, le développement des caractères & la peinture des mœurs, & je réservois aux Italiens les tableaux variés, les effets pittoresques, les surprises, & tout ce qui me sembloit propre à diversifier les compositions musicales. J'avois même pour moi l'exemple & les suffrages de ceux qui, jusqu'à présent, s'étant distingués dans la même carrière par des succès éclatans, me sembloit avoir acquis le droit légitime de poser les bornes de ce genre ; mais le rédacteur, aussi modeste que célèbre, de l'extrait d'*Azémia*, dans le Mercure,

vient, dans un *petit Résumé* de sa façon, de donner au Pubilc & à moi-même, des préceptes absolument contraires. S'il s'est dispensé, pour cette fois, de rendre compte de l'effet de la Pièce, ce qui jadis étoit assez d'usage; en récompense, on doit en être bien dédommagé par le *petit Résumé*. On y verra qu'il faut désormais renoncer à l'estime, quand on invente sa fable & ses situations; que cette manière étant la plus aisée, est aussi la moins méritoire; que nos Auteurs, [ & ici la leçon du Régent devient générale, ] que nos Auteurs s'occupent tous très-peu de la vraisemblance, malgré les soins bienfaisans qu'il met sans cesse à leur faire part de ses profondes lumières, de son goût irréprochable, & c'est moi, pécheur endurci, qui, résistant toujours à ses sages & judicieux conseils, me suis principalement attiré cette vespérie, pour avoir imaginé dans *Azémia* des événemens impossibles, des naufrages, qu'on na jamais vu & qu'on ne verra jamais; des gens qui se rencontrent dans les mêmes parages, en s'y cherchant, ce qui est totalement hors de vraisemblance; enfin, un amour naïf & ingénu entre deux jeunes Sauvages ignorans; ce qui ne peut absolument inspirer aucun intérêt. J'engage tous les Auteurs d'Opéra comique à bien se pénétrer des principes que l'Auteur de l'Extrait vient de développer, avec grace & légéreté, dans son petit Résumé. Je leur conseille de se soumettre à l'imposante autorité de ce Juge impartial, s'ils veulent partager bientôt l'estime littéraire qu'il s'est lui-même si justement acquise. Ils auront bien soin de bannir les surprises, de s'en tenir aux mœurs si variées de nos cercles, de ne peindre que des tableaux connus, sur-tout de motiver, avec exactitude, jusqu'aux plus légers détails. Alors la marche de leur ou-

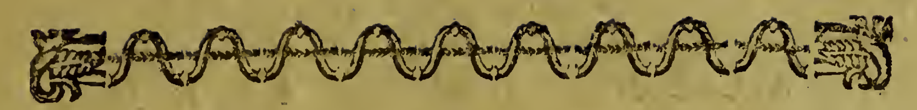
vrage sera plus rapide, plus piquante, & on évitera sûrement la lenteur & la monotonie, si funestes aux premières représentations des Ouvrages nouveaux, sur-tout à ce Théatre. Instruits par la leçon qu'on m'a faite, ils se garderont bien de choisir des titres qui, en ne laissant rien prévoir, répondent à l'exposition, au nœud & au dénouement de l'Ouvrage, ce sont des titres *nuls*. L'influence de l'affiche étant une partie essentielle, ils feront beaucoup mieux de ne choisir que ceux qui laissent tout deviner. Enfin; quand ils auront eu le bonheur de plaire au Public, ils apprenderont que ce n'est pas là leur triomphe essentiel, mais qu'il faut encore satisfaire l'homme éclairé, qui, sur son Tribunal hebdomadaire, a le droit de démentir les suffrages de la Nation, & de juger, en dernier ressort, d'un trait de plume, le fruit de plusieurs mois de travail & de réflexion. Cet homme, c'est M. *le Vacher de Charnois*, fameux par ses connoissances en Littérature, en Musique & dans tous les Arts, dont il a donné des preuves non suspectes, & qu'il possède, à-peu-près toutes, au même degré.

Je ne me suis jamais dissimulé que je dois mon succès à l'ensemble parfait du jeu des Comédiens: je les prie d'agréer ici les témoignages de ma reconnoissance.

# ÉPITRE

## A MONSIEUR DALAIRAC.

*JE vous dois, à plusieurs titres, la dédicace de cet Ouvrage, mon ami; premiérement, parce que j'ai juré de n'en faire jamais qu'à l'amitié, secondemant, parce que c'est à votre jolie musique que la Pièce doit une grande partie de son succès; troisièmement enfin, parce qu'il n'est pas indifférent d'apprendre au Pubilc, ce que vous lui tairiez: c'est que vous avez presque autant contribué que moi-même: au plant & à la contexture dramatique de l'Ouvrage, c'est à la délicatesse de votre gout, à la complaisance que vous avez eue de réfléchir souvent avec moi sur mon sujet, c'est à quelques idées heureuses que vous avez bien voulu me communiquer, que je dois entiérement la réussite* d'Azémia, *& la reconnoissance m'auroit fait un devoir de le publier, quand l'amitié ne m'en eut pas fait un plaisir: vous connoissez ma facon de penser sur le genre de l'Opéra-comique: tout le talent de l'Auteur des paroles ne consiste guère qu'à faire valoir celui du Musicien; aussi n'ai-je jamais attaché aux succès que nous avons eu le bonheur d'avoir ensemble dans ce genre, d'autre importance que celle de les partager avec vous.*



# AZÉMIA,

## COMÉDIE.

## ACTE I.

*Le Théatre repréſente un endroit de l'Isle, un peu ſauvage, la mer doit occuper le fond. Sur le côté droit de la Scène, [côté du roi] doit être une eſplanade ſur des rochers inacceſſibles par l'extérieur, & ſur laquelle on ne ſoit cenſé pouvoir monter que par l'intérieur d'une grotte ſouterraine. Ces rochers doivent être entourés, de hailliers, de brouſſailles, comme pour dérober aux yeux l'entrée de la grotte. De l'autre côté, vis-à-vis, doit être une eſpece de paliſſade & quelques buiſſons épais, un peu avancés, qui maſquent la naiſſance d'un rocher. Sur ce rocher, à demi-hauteur de celui qui eſt vis-à-vis, doit être auſſi un ſentier, par lequel puiſſent paſſer les Acteurs, & un palmier qui borde la couliſſe.*

*Aux premières meſures de l'ouverture, la toile ſe lève; une muſique tranquille doit indiquer le calme & la ſolitude de ce lieu champêtre. Quelques inſtans après, on voit ſur la mer pluſieurs canots de ſauvages: ils abordent, ſe grouppent, exécutent des danſes pantomimes; Edoin paroit ſur ſon rocher, derrière la paliſſade, témoigne ſon inquiétude, & tire en l'air un coup de fuſil, qui effraye les Sauvages; quelques-uns regagnent leurs canots en déſordre, prennent le large, & s'éloignent: les autres ſe précipitent du haut d'un rocher, diſpoſé pour cela, dans la mer. On les vois nager & s'éloigner. Edoin va s'aſſurer s'ils ſon partis, & revient.*

## SCÈNE PREMIERE.

EDOIN, *ſeul.*

ILs s'éloignent : le bruit de cette arme inconnu les épouvante toujours ; mais s'ils s'accoutumoient à ne plus la craindre ; s'ils revenoient, en force, surprendre mon habitation, malgré les ſoins que j'ai pris de la dérober à toutes recherches ! Eh quoi ! depuis douze ans, nul eſpoir de ſortir de ces lieux ! Ah ! ma chère Azémia ! ſeul bien que j'ai ſauvé du plus cruel naufrage ; toi pour qui ſeule j'ai ſupporté la vie dans ces déſerts ; ô ma fille ! je frémis ſur ton ſort bien plus que ſur le mien.

ARIETTE.

*Ton amour ô fille chèrie !*
*Ma conſolé de tous mes maux.*
*Si ton père aime encore la vie.*
*C'eſt pour veiller à ton repos.*
*Ma retraite profonde,*
*Tu la vois ſans effroi,*
*Je ſuis pour toi le monde.*
*Tu l'es auſſi pour moi.*

*Le ſouvenir de mon naufrage*
*Vient-il m'agiter malgré moi!*
*Pour ranimer tout mon courage*
*J'aime à redire près de toi.*
*Tan amour, &c.*

J'eſpérois du moins que Milord Akinſon, qui ſait ſon fils entre mes mains, viendroit le chercher, qu'il m'arracheroit à cette ſolitude ; s'il faut renoncer à cette eſpoir, que deviendrai-je ? Voilà le jeune Proſper & ma fille parvenus à l'âge des amours ; que d'inquiétude ils me préparent ! J'ai beau déguiſer au jeune homme le ſexe de ma fille, ordonner à celle-ci le ſecret, les effrayer tous deux, la nature & l'amour me feront sûrement bientôt accuſer d'impoſture ; ce ſont des précepteurs plus éloquens que moi. J'entends mon jeune élève.

## SCÈNE II.

EDOIN, PROSPER.

PROSPER, *sur son esplanade.*

AH ! bonjour, mon ami, ouvre-moi, je t'en prie. [*Edoin lui ouvre.*]

EDOIN.

Je me reproche toujours en le voyant, la néceſſité cruelle où je ſuis de tromper ſa candeur. Je me ſuis malgré moi contredit quelquefois ſur les femmes: il m'en parle ſans ceſſe, &... mais le voici.

PROSPER, *embrassent Edoin.*

J'ai dormi trop long-tems.

EDOIN.

Pouquoi ?

PROSPER.

Les inſtans de mon ſommeil ſon perdus, je ne ſuis pas avec toi.

EDOIN.

Je te remercie de ce ſentiment, & je le partage. Tu n'as rien entendu ?

PROSPER.

Rien du tout. La profondeur obſcure de nos retraites, ces ſentiers tortueux qui y conduiſent, ces buiſſons épais qui les défendent, ne laiſſent rien parvenir juſqu'à nous. Mais pourquoi ?

EDOIN.

A l'inſtant même, une horde ſauvage, ſemblable à celle qui t'a déja conduit ici, vient d'aborder ſur ce rivage.

PROSPER.

Ah ! tu me rappelles une oblication que je t'aurai toute ma vie ; ils m'avoient amené ſur ces bords avec mon père.

EDOIN.

Que je ne pus ſauver ! c'eſt mon plus grand regret.

J'ignorerois même ton nom, ton âge & ta naiſſance, ſans ce bijou que je trouvai le lendemain, & le papier qu'il remfermoit.

PROSPER.

A propos de ce papier, tu m'avois encore promis hier de me le montrer aujourd'hui....

EDOIN.

Et je te tiens parole. Lis....

PROSPER.

*Milord Akinson a cru reconnoître le libérateur de son fils pour un de ses compatriotes : esclave des sauvages, qui font le commerce de notre liberté, il ignore le terme de sa dure captivité. Mais il espère qu'en l'aissant ce bijou dans ces lieux, on le trouvera, on l'attachera au col du jeune Prosper, agé de ſix ans, & qu'un jour il sera assez heureux pour retrouver son fils, & embrasser son bienfaiteur. Akinson.*

PROSPER.

Akinſon !

EDOIN.

Je trouvai effectivement le bijou dès le lendemain de cette terrible ſcène ; je t'élevai, je t'aimai comme mon enfant, je te regardai comme devant être un jour la cauſe de ma délivrance ; mais douze ans ſont paſſés ; & je n'ai plus d'eſpoir.

PROSPER.

J'aurois pourtant bien du plaiſir à vous traiter tous deux de même.

EDOIN.

La difficulté d'aborder ces parages, ne m'a encore permis de voir que des vaiſſeaux briſés, dont, à la vérité, j'ai tiré quelques ſecours : mais il ſemble qu'il ne ſoit permis qu'aux Sauvages de pouvoir y relâcher ſans danger, & leurs incurſions funeſtes...

PROSPER.

Que crains-tu ? ton induſtrie a ſi bien caché nos habitations, nous ſommes ſeuls poſſeſſeurs du ſecret qui les rend acceſſibles.

EDOIN.

Oui, mais vivre toujours ſeuls tous les trois.

[*Azémia paroit ici sur son rocher.*]

PROSPER.

Comment donc auſſi, puiſque l'univers eſt ſi peuplé, cette iſle reſte-t-elle déſerte? Tiens, j'ai idée, moi, que ces femmes, dont tu me dis quelquefois tant de mal, contribueroient un peu à embellir ces déſerts.

EDOIN.

(*Apart.*) Nous y voilà: (*haut.*) non, je te l'ai dit, & je te le répète, elles ſont auſſi dangereuſes qu'elles ſont aimables.

PROSPER.

J'aime pourtant juſqu'à leur nom, j'aime ſur-tout à t'en entendre parler: ah! mon ami! fais-moi leur portrait.

EDOIN.

Je le veux bien [*à part*] Il faut l'effrayer, pour faire tourner contre ma fille ſa propre indiſcrétion, ſi jamais elle en étoit capable.

## SCÈNE III.

EDOIN, PROSPER, AZÉMIA, *cachée.*

AZÉMIA, *sur son rocher à part.*

AH! les voilà dans leur petit conſeil; écoutons.

### TRIO.

EDOIN.

*Écoute bien, tu vas entendre,*
*Ah! garde-toi de laiſſer ſurprendre,*
*Je te dirai la vérité.*

PROSPER.

*J'écoute bien, je brûle de t'entendre,*
*Mais parle avec ſincérité.*

EDOIN.

*D'abord tout eſt fait pour ſéduire,*
*Si doux parler, ſi doux ſourire...*

PROSPER,

*Ah! le joli portrait!*

EDOIN.
*C'est une fleur,*
*C'est la douceur,*
*C'est la fraîcheur.*

PROSPER ET AZÉMIA.
*Ah! le joli portrait!*

EDOIN.
*Tous nous enchante, tous nous plaît.*

PROSPER.
*Eh bien, que risque-t-on de se laisser surprendre?*

EMSEMBLE.

EDOIN.
*Ecoute bien tu vas l'apprendre,*
*Je te dirai la vérité,*
*Ah! garde-toi de te laisser surprendre,*
*Je parle avec sincérité.*

PROSPER.
*J'ecoute bien en vérité*
*Que risque-t-on de se laisser surprendre.*

ZÉMIA.
*Ecoutons bien tachons d'entendre,*
*S'il lui dira la vérité.*

EDOIN.
*Cette fleur si charmante*
*Cachent une épine, & devient un poisson:*
*Cette grace si seduisante,*
*Est un écueil qui trouble la raison:*
*Cette douceur si caressante*
*Cache souvent l'affreuse trahisson.*

ENSEMBLE.

EDOUIN.
*Voilà, voilà la vérité,*
*Garde-toi bien de te laisser surprendre.*

PROSPER.
*Ah! c'est domage en vérité,*
*Ah! quel danger de se laisser surprendre,*
*Mais est-ce bien la vérité?*

AZÉMIA.
*Mais que veut-il lui faire entendre?*
*Non, ce n'est pas la vérité.*

PROSPER.
J'aime à te croire & je ne sais pourquoi mon cœur s'y refuse sur ce point. J'ai toujours, je l'avoue, le plus grand desir de connoître ces perfides mortelles; &, malgré leur méchanceté, je me sens l'envie & la force de les combattre.

AZÉMIA, *à part.*
De les combattre!

EDOIN.
L'amour qu'elles t'inspiroient, est un poison subtil qui te maîtriseroit; malgré toi: elle te poursuivroient jusques dans ton sommeil.

PROSPER.
Ne pourrois-je pas aussi m'en venger au réveil? Mais cet amour, ce poison ne paroît pas t'avoir fait

tant de mal. Tu m'as dit que ton épouſe avoit autrefois jeté quelques fleurs ſur ta vie.

EDOIN.

Il eſt d'heuıeuſes exception, je dois en convenir.

PROSPER.

Enfin, ſi mon père revient, ſi nous quittons ce déſert, il faudra pourtant bien que je m'accoutume à en voir.

EDOIN.

Ce ſera pour-lors à lui ſeul à veiller ſur ta deſtinée.

PROSPER.

Si du moins au lieu d'un fils, le Ciel t'eût donné une fille, par exemple.

EDOIN.

Eh bien ?

PROSPER.

Eh bien, je ne deſirerois plus rien.

EDOIN.

Ce feroit peut-être pour ton tourment, [*à part*] & sûrement pour le mien ; [*haut*] à l'inſtant où une femme t'approcheroit, tu ſerois perdu.

PROSPER.

En ce cas, n'en parlons plus : mais il me ſemble que ton fils dort aujourd'hui bien long-tems.

AZÉMIA, *se montrant.*

Oh ! que non, je ne dors pas, j'écoute, & j'entends.

PROSPER.

Ah ! le voici.

EDOIN, *l'embraſſant.*

Viens, mon cher enfant ; j'attendois ton réveil pour commencer le travail de ma journée. L'impérieux beſoin nous y condamne ; livrez-vous tout deux à vos occupations ordinaire, & ne vous écartez pas. Proſper, aide ton frère, & dirige ſon ouvrage

PROSPER.

Je n'en fais jamais pour lui autant que j'en voudrois faire.

EDOIN, *bas à sa fille.*

Garde bien ton secret, il est plus essentiel que jamais, si tu ne veux pas t'exposer au plus grand malheur ! Prosper deviendroit, sur le champ, ton plus cruel ennemi. [*haut*] Adieu, mes enfans, je reviendrai bientôt. [*Il les embrasse, & sort*]

## SCENE IV.

AZÉMIA, PROSPER.

[*Ces deux enfans s'occupent à des travaux différens, Azémia fait des corbeilles, & Prosper vanne du gain.*]

AZÉMIA, *à part.*

JE vois bien que mon père nous trompe tous deux. Quel portrait il lui fait des femmes ! & pourquoi veut-il que je le craigne ? Il a l'air si doux, quel mal peut-il me faire ? [*haut à Prosper*] Tu travailles trop, tu seras fatigué.

PROSPER.

Fatigué ! quand je travaille près de toi, c'est impossible.

AZÉMIA.

Tu m'aimes donc beaucoup ?

PROSPER.

Oui, sans doute, & même cela me tourmente ; car, vois-tu, j'aime ton père, je donnerois mon sang pour lui ; & je ne conçois pas pourquoi je t'aime encore plus que lui.

AIR.

*Aussi-tôt que je t'apperçoi,*
*Mon cœur bat & s'agite,*
*Et si j'accours auprès de toi,*
*Il bat encor plus vîte.*
*A tout moment, & malgré moi,*
*Je brûle, & ne sçais pourquoi.*
*De m'éclairer sur ce mystère.*

*Je pourrois bien prier ton père?*
*Mais si tu voulois, tien, je croi,*
*J'en apprendrois plus avec toi.*

*D'abord desir de te chercher,*
*Le premier semble éclore,*
*Puis desir de me rapprocher.*
*Puis .... d'approcher encore.*
*Là, toujours mon cœur, malgré moi*
*Desire, & je ne sais pas quoi,*
*De m'éclairer sur ce mystère, &c.*

AZÉMIA.

*J'ai bien quelque petit soupçon*
*D'en savoir quelque chose,*
*Mais, à t'en parler sans façon,*
*Je ne sais quoi s'oppose;*
*Et pourtant ce je ne sais quoi,*
*M'agite, & je ne sais pourquoi.*
*De m'éclairer sur ce mystère,*
*J'ai bien déja prié mon père,*
*Mais si j'osois: tiens en effet je croi*
*J'en apprendrois plus avec toi.*

J'écoutois tout-à-l'heure quand tu causois avec mon père; je t'ai bien entendu dire que tu desirerois voir des femmes dans cette Isle. Pourquoi donc?

PROSPER.

Je n'en sais rien; est-ce que tu n'as pas le même desir, toi?

AZÉMIA.

Non, je t'assure.

PROSPER.

Ton père aussi me blâme de l'avoir, peut-être a-t-il raison.

AZÈMIA.

Et si j'en étois une....

PROSPER.

Ah! si le Ciel l'eût permis, quel plaisir j'aurois...

AZÉMIA.

Oui, à me combattre.

PROSPER.

Oh! non, à te céder.

AZÉMIA.

Tu m'aimerois encore, même si j'étois femme?

PROSPER.

Non pas davantage, cela eſt impoſſible; mais je ſerois plus heureux.

AZÉMIA.

Plus heureux! là, bien vrai?

PROSPER.

Ah! bien vrai, mon cœur me le dit.

AZÈMIA, *à part.*

Il ſeroit plus heureux. Oh! je vais parler. [*haut*] [*Elle l'apelle*] St, Proſper, écoute.

PROSPER.

Que veux-tu?

AZÉMIA.

Sois heureux, j'en ſuis une.

PROSPER.

Ciel!.. tu te moques de moi.

AZÉMIA.

Non, Proſper, je t'aſſure. [*Proſpèr s'éloigne.*] Qu'as-tu donc?

PROSPER.

Je n'ai rien, c'eſt que je tremble.

AZÉMIA, *ſe réculant auſſi.*

J'ai mal fait de parler: ne voilà-t-il pas que je tremble auſſi!

DUO.

AZÉMIA.

*J'ai peur, je ne ſais pourquoi,*
*Je n'en peut deviner la cauſe.*

PROSPER.

*J'ai peur, &c.*

AZÉMIA.

*Approche-toi.*

PROSPER.

*Moi?*

AZÉMIA.

*Toi.*

PROSPER.

*Qui, moi?*

AZÉMIA.

*Oui toi.*

PROSPER.

*Aproche-toi.* *Je n'ose....*

AZÉMIA.

*Qui, moi ?*

PROSPER.

*Oui, toi.*

AZÉMIA.

*Je n'ose....*

*Sans approcher, regardez-moi.*

PROSPER.

*Sans approcher, regardez-moi.*

AZÉMIA.

*Eh bien !*

PROSPER.

*J'ai du plaisir, je te voi.*

AZÈMIA.

*Avance un peu.... hasarde.*

PROSPER.

*Attends, attends prends garde,*
*Je suis bientôt tout près de toi.*

[ *Ils se touchent s'enfuyent tout effrayés.* ]

ENSEMBLE.

*J'ai peur, j'ai peur, en vérité,*
*Je n'en puis deviner la cause.*
*Nous éprouvons la même chose;*
*Edoin m'auroit-il dit la vérité !*

PROSPER.

*M'aime-tu moins ?*

AZÉMIA.

*Non ce me semble;*

*Et moi, Prosper ?*

PROSPER.

*Non, ce me semble.*
*Regardons-nous tous deux emsemble.*

[ *Ils se regardent.* ]

EMSEMBLE.

*Toujours même plaisir; moi.*
*Approchons-nous tous deux emsemble.*

*[Ils se rapprochent lentement.]*

*Me voilà bientôt près de toi.*

*[Ils se touchent & restent.]*

*Mais j'ai moins peur, oui, j'ai moins peur.*

AZÉMIA.

*Eh bien, eh bien! que dit ton cœur?*

PROSPER.

*Il me dit toujour que je t'aime,*
*Et toi! que dit ton cœur?*

AZÉMIA.

*Mon cœur est toujours de même.*

ENSEMBLE.

*Plus de frayeur,*
*Toujours mon cœur*
*Est le même,*
*Je n'ai plus peur,*
*De près, de loing, oui je sens que je taime.*
*Je n'en veux croire que mon cœur.*
*Je n'ai plus peur.*

AZÉMIA.

Me voilà un peu rassurée, & pourvu que nous n'ayons pas d'amour.

PROSPER.

Mais nous ne le connoissons point ; il viendra peut-être sans que nous nous en doutions.

AZÉMIA.

Dieux ! tant pis ; car Edoin dit qu'il nous feroit peu-être bien souffrir.

PROSPER.

Dans ce cas, nous souffrirons ensemble.

AZÉMIA.

Ah ! tu as raison ; allons, allons, je me résigne même au malheur de l'amour.

(*On entend parler dans la coulisse*)

PROSPER.

Si ton père vouloit nous marier ?....

AZÉMIA.

Paix.... on parle.

PROSPER.

Et cette voix n'est pas celle d'Édoin ; seroient-ce

par hasard des sauvages ? Je veille sur tes jours.

AZÉMIA.

Cachons vîte notre ouvrage, & ne nous montrons pas. (*Ils se cachent derrière leur palissade.*)

## SCÈNE V.

FABRICE, ALVAR, TROIS MATELOS. AZÉMIA ET PROSPER, *cachés.*

FABRICE.

Mais, Monsieur, plus nous avançons ; plus l'endroit me paroît sauvage ; cette isle est déserte, il n'en faut pas douter : où voulez-vous encore aller?

ALVAR.

Et qu'avons-nous de mieux à faire ? La marée montante peut seule remettre la chaloupe à flot, & nous voilà retenus pour plus de vingt-quatre heures.

FABRICE.

Vingt-quatre heures encore ! Quel supplice ! Mais au moins seroit-il prudent de ne pas s'éloigner de la rade ? nous en sommes déjà à plus de deux heures de chemin.

ALVAR.

Toujours ta maudite poltronnerie : je suis bien aise de savoir si nous ne trouverons rien des débris de ce malheureux équipage, que la bourasque nous a empêchés de secourir, & qui s'est brise à nos yeux ; j'ai cru reconnoître le pavillon anglois.

FABRICE.

Nous avons bien pensé en faire autant sur ces maudites côtes ; elles sont bordées d'écueils : cela nous arrivera quelque jour avec votre fantaisie de découvertes. J'ai d'ailleurs une inquiétude plus réelle.

ALVAR.

Laquelle ?

FABRICE.

D'être avalé par quelqu'antropophage.

ALVAR.

Peſte ſoit du poltron.

FABRICE.

Monſieur, j'ai lu quelques voyages, tel que vous me voyez, & je ſais bien que ces gens-là, ſans reſpect pour de jolis viſages, vous dépêchent un homme tout d'un trait, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître.

ALVAR.

Tais-toi.

FABRICE, *effraiés appercevant Azémia.*

Ah! Monſieur!

ALVAR.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

FABRICE.

L'iſle eſt peuplée, ſauvons-nous.

ALVAR.

Que voi-je!

FABRICE.

N'approchez-pas....

ALVAR.

Mais vois donc la délicateſſe de ſes traits; je ne me trompe pas, c'eſt une jeune femme, & une femme ſauvage! Qu'elle découverte.

FABRICE.

A vous entendre, on les croiroit bien rares.

PROSPER, *bas à Azémia.*

Il te regarde avec des yeux.... Voilà sûrement les hommes dont tu dois te défier; je le hais déja: s'il t'approche, qu'il prenne garde.

AZÉMIA.

Il n'a pas l'air méchant.

ALVAR.

Elle m'entend! quelle étonante avanture? Ecoutez-moi.

FINALE.

ALVAR.

*Ma belle enfant, ces ſauvages retraites*
*Sont peu faites*
*Pour tant d'appas,*
*Oui, tant d'atraits, ſont faits pour nos climats.*

AZÉMIA.

*Quel ſingulier langage!*
*Excuſe-moi, je ne te comprends pas.*

ALVAR.

*Quel ſingulier langage,*
*Sa candeur me ravit.*

AZÉMIA. *à Proſper.*

*Entends-tu ce qu'il dit?*

PROSPER.

*Fort bien.*

ALVAR.

*Quittez cet air ſauvage.*

AZÉMIA.

*Je ne ſuis point ſauvage,*
*C'eſt toi, toi qui l'es, je le croi.*

FABRICE.

*Monſieur elle vous croit ſauvage,*
*Elle s'y connoît, je le voi.*

AZÉMIA.

*Proſper, il m'appelle ſauvage.*

ALVAR.

*Je puis vous rendre heureuſe,*
*Soyez donc moins peureuſe.*
*Vous ſeriez plus heureuſe,*
*Si vous habitiez nos climats.*

AZÉMIA.

*Qui, toi, me rendre heureuſe!*

[ Regardant Proſper. ]

*Eh! mais je ſuis heureuſe,*
*Qu'ai-je beſoin d'autres climats?*

PROSPER, *menacant Alvar.*

*Finis, ou crains ma colère.*

ALVAR.

*Que me veut donc ce jeune téméraire?*

AZÉMIA, *cherchant à arrêter Proſper.*

*C'eſt l'outrager · ah! calme-toi.*

PROSPER.

*Je n'entens rien... éloigne-toi.*

ALVAR.

*Qui donc es-tu?*

PROSPER.

*Elle eſt à moi.*

*Fuis de ces lieux, où ma vangeance*
*Pourroit tomber sur toi.*

ALVAR.

*Qu'elle excès d'insolence !*

| ALVAR. | AZÉMIA. entre les deux. | PROSPER. |
|---|---|---|
| *Jeune insensé, je brave ton courroux* | *Ah! calmez-vous. Mais pourquoi donc tant de couroux.* | *Va, crains sur toi d'attirer mon couroux.* |

ALVAR.

*Je dois punir tant d'insolence.*

PROSPER.

*Va, crains toi-meme ma vengeance.*

| ALVAR. | AZÉMIA. | PROSPER. | FABRICE. | CHŒUR. |
|---|---|---|---|---|
| *Jeune insensé, je brave ton couroux.* | *Mais calmez donc cet injuste couroux.* | *Non, laisse-moi, Qu'il sente mon couroux.* | *Messieurs, messieurs, Ah ! calmez-vous.* | *A le punir, employez-nous. Nous servirons votre couroux.* |

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ÉDOIN.

EDOIN.

*Ma fille! ô ciel, qu'ai-je vu ! quel courroux !*
*Arrête, jeune homme, arrête.*
*Sois plus prudent, point de couroux,*
*De tout, tu réponds sur ta tête.*

FABRICE.

*Ah! c'est son père, il faut filer plus doux.*

ALVAR.

*Monsieur, daignez m'entendre :*
*Quand le hazard conduit ici mes pas,*
*Je m'offrois de la rendre*
*A des plus doux climats.*

EDOIN.

*Dieux ! mon ame ravie*
*Reverroit sa patrie !*
*Ah ! si c'est votre envie*
*Tous les trois, je vous prie,*
*Arrachez nous à ces forêts.*

ALVAR.

*Qui lui, mon agresseur, jamais.*
*Non que jamais il ne l'espère.*

PROSPER.

*Eh bien, sans moi, partez mon père;*
*Partez sans moi, je m'y soumets.*

ÉDOIN, AZÉMIA.

*Te fuir, mon ami, non jamais:*

ALVAR.

*Ta fille, & toi,*
*Voilà ma loi.*

EDOIN.

*Fuis, coeur barbare, éloigne-toi,*
*Tu dois rougir d'une aussi dure loi.*

ÉDOIN *& ses enfans à part.*

*O mon ami, nous désunir!*
*Non, non, jamais je suis ton père.*
*Ah! laissez-nous seuls dans nos forêts,*
*Et recevez nos adieux pour jamais.*

*Ils rentrent par leur palissade, quand ils sont surs que les autres sont sortis.*

ALVAR *& sa troupe à part.*

*Je suis tenté de le punir,*
*Ce soir, à l'ombre du mystère...*
*Nous reverrons cette fille si chere.*
*Oui, nous vous laissons dans vos forêts,*
*Et recevez nos adieux pour jamais.*

*Ils sortent, en se faisant des signes d'intelligence, & regardant l'endroit pour le reconnoître.*

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

(*Il fait nuit.*)

## SCÈNE PREMIERE.

AKINSON ET SON OFFICIER.

L'OFFICIER.

Daignez reprendre courage, Milord, le Ciel semble nous épargner, puisqu'en brisant notre équipage, il permet du moins à notre chaloupe d'aborder l'isle que vous cherchez; laissez-moi tenter encore quelque nouvelle découverte, je reviendrai vous instruire sur le champ.

AKINSON.

Allez, mais je crains bien que toutes mes espérances ne soient encore trompées.

## SCÈNE II.

AKINSON, *seul.*

ARRIETTE.

*O Ciel! quand ta rigueur a comblé ma misère,*
*Quand tu m'as tout ravi, sans secours, sans espoir,*
*Rends-moi du moins mon fils, que je puisse le voir,*
*Ne sois pas insensible au dernier vœu d'un père,*
*Ah! si dans ce climat sauvage.*
*Mon fils, mon cher fils m'est rendu,*
*Non, non, je n'ai pas tout perdu.*
*Je sens renaître mon courage,*
*Un seul instant qu'il vienne, hélas!*
*Que je le presse entre mes bras.*
*Destin cruel, malgré ta rage;*
*Je brave encore ton outrage.*

## SCÈNE III.

AKINSON, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, *accourant.*

AH ! Milord ! on ſuit mes pas.

AKINSON.

Qui ?

L'OFFICIER.

Des matelots d'une nation ennemie, des Eſpagnols. J'ignore comment ils ſont ici, & ce qui les occupe ; mais à leurs diſcours, c'eſt quelque complot ténébreux.

AKINSON.

Ne nous montrons pas, & tâchons de ſurprendre leur ſecret ; il ne nous ſera peut être pas inutile.

## SCÈNE IV.

FABRICE, QUELQUES MATELOTS, AKINSON, ET SON OFFICIER, *tous les deux cachés.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE PREMIER MATELOT.

*N'ENTEND-ON rien ?*

CHŒUR.

*Non rien,*

*L'inſtant approche, obſervons bien.*

FABRICE.

*Cherchez l'endroit,*

CHŒUR.

*Fort bien.*

FABRICE.

*Il faut, amis, de la prudence,*
*Du zèle & de l'intelligence.*

CHŒUR.

*Laiſſez, laiſſez, tout ira bien.*

AKINSON, *à son officier.*

*Écoutons bien, écoutons bien.*
*Ciel, ô ciel! de l'innocence*
*En ce moment, seras-tu le soutien?*

FABRICE.

*Il faut, amis, par la prudence,*
*Mériter votre recompense.*

UN MATELOT.

*Allez, allez, tout ira bien:*

[*à son confrère.*]

*Connois-tu la fillette ?*

SECOND MATELOT.

*Oui, jolie & bien faite...,*
*Elle est fort bien.*

AKINSON.

*Que parlent ils de fillette?*

SECOND MATELOT.

*Je dis qu'elle est fort bien,*
*Il faut enlever la fillette.*

AKINSON.

*L'enlever, ah! les scélérats!*

SECOND MATELOT.

*Sans que le père en sache rien.*

AKINSON.

*Un père! ah! malheureux!*
*O Dieux!*

CHŒUR DE MATELOTS ESPAGNOLS.

*Il faut, amis, de la prudence,*
*Du zèle & de l'intelligence,*
*Tout ira bien, tout ira bien:*
*Il n'est pas temps encore;*
*Cherchons sans bruit.*
*Il faut que tout soit fait*
*Au retour de l'aurore.*

[*Les Matelots sortent.*]

AKINSON ET SON OFFICIER.

*Ciel, ô ciel de l'innocence*
*En ce moment, daigne être le soutien,*
*Malheureux père, à cette offense,*
*De t'opposer, auras-tu le moyen?*

*Demi-jour à la sortie des Matelots.*

## SCÈNE V.

AKINSON ET SON OFFICIER.

AKINSON.

QUel singulier événement ! ils parlent d'une fille, d'un père.... L'isle est donc habitée.... Ne les perdons pas de vue... Tâchons de savoir positivement ce qu'ils méditent, de connoître l'endroit qu'ils veulent attaquer, & de sauver, s'il est possible, une famille infortunée du malheur qu'on lui prépare.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE VI.

ÉDOIN, PROSPER, *paroissent sur leur rocher, tandis qu'Akinson & son officier sortent du côté opposé : on les voit ouvrir la palissade avec précaution, & sortir.*

EDOIN.

TU vois au moins que je ne te trompois pas ; à peine ma fille a-t-elle trahi son secret, que la jalousie, suite inévitable de l'amour, s'est emparée de toi, & nous avons perdu, par ta faute, l'occasion de sortir d'ici.

PROSPER.

Ah ! mon père ! que je m'en repens, puisque cela t'afflige ; car, pour moi, je ne desire rien... Mais si ces étrangers n'étoient pas partis ?....

EDOIN.

Ils le sont sûrement, la journée entière s'est écoulée.

PROSPER.

Mais aussi, pourquoi m'avois-tu fait ce beau mystère ? Je ne te ments jamais, & toi tu me ments toujours; au moins, rien ne t'empêche à présent de nous marier, ta fille & moi.

EDOIN.

Mon ami, tant que j'ai l'espérance de retrouver ton père & de quitter ces lieux, je ne puis vous unir; c'est à lui à disposer de ton sort, il me reprocheroit....

PROSPER.

Rien : en voyant Azémia, il l'aimeroit comme moi.

EDOIN.

Eh bien, écoute, si l'année entière s'écoule encore sans m'apporter de nouvelles, sans m'offrir l'espoir de sortir de ce désert, je vous marierai tous les deux.

PROSPER.

Tu me le promets? dans un an? Songes-y bien.. Et, dis-moi, dès que nous serons mariés, l'isle cessera donc alors d'être déserte?

EDOIN.

Ah! voilà le chapitre des questions.

DUO.

*Il est bien tard : séparons-nous,*
*Demain j'en dirai davantage.*

PROSPER.

*Il n'est pas tard, expliquons-nous,*
*De grace, dis-m'en davantage.*

ÉDOIN. PROSPER.

*Il est bien tard, séparons-nous. Il n'est pas tard, expliquons-nous.*

PROSPER.

*Dès qu'une fois on est époux...*

EDOIN.

*L'himen à des devoirs engage.*

PROSPER.

*Et moi, pour ces devoirs, je me sens du courage.*

EDOIN.

*Tous ces devoirs...*

PROSPER.

*Seront bien doux.*

EDOIN.

*Ils sont nombreux.*

PROSPER.

*J'ai du courage:*
*Ah! dis-les moi, je le suivrai.*

*Dis-les moi tous je t'en supplie.*

EDOIN.

*D'abord c'est un serment sacré,*
*D'être unis pour toute la vie.*

PROSPER.

*Et puis?*

EDOIN.

*Et puis, on s'impose la loi*
*De voir, d'agir, & de penser de même.*

PROSPER.

*Et puis?*

EDOIN.

*Et puis, l'épouse, à ce qu'elle aime,*
*Donne enfin son coeur & sa foi.*

PROSPER.

*Et puis ?*

EDOIN.

*Et puis.....*
*Il est bien tard, &c.*

PROSPER, *ramenant Edoin.*

*Si c'est là tout, pour être époux,*
*Je n'aurai plus grand'peine à l'être.*

EDOIN.

*Comment?*

PROSPER.

*Tous ces devoirs si doux,*
*J'avois appris à les connoître.*

EDOIN.

*Tu les connois?*

PROSPER.

*Ils sont bien doux.*

EDOIN.

*Dis-moi comment ?*

PROSPER, *montrant son coeur.*

*Voici mon maître.*

EDOIN.

*Allons Prosper parle à ton gré,*
*Dis moi comment, je t'en supplie.*

PROSPER.

*Avec ta fille j'ai juré*
*D'être uni pour toute la vie.*

EDOIN.

*Et puis?...*

PROSPER.

*Et puis nous nous sommes fait une loi*
*De voir d'agir & de penser de même.*

ÉDOIN.

*Et puis ?...*

PROSPER.

*Et puis Azémia qui m'aime*
*M'a donné ſon cœur & ſa foi.*

ÉDOIN.

*Et puis ?...*

PROSPER.

*Et puis ....*
*Il eſt bien tard, ſéparons-nous.*

ENSEMBLE.

ÉDOIN.

*Il n'eſt pas tard, expliquons-nous.*
*Quoi! tu n'en ſais pas davantage*
*Eſt-ce bien tout ? Adieu, ſois ſage,*
*Dans un an vous ſerez époux.*

PROSPER.

*Il eſt bien tard, ſéparons-nous.*
*Non je n'en ſais pas davantage:*
*Oui, c'eſt bien tout. Je ſerai ſage,*
*Dans un an, nous ſerons époux.*

EDOIN

Te voilà tout auſſi ſavant que moi.

PROSPER.

Oh ! dans un an, j'en ſaurai davantage : mais que c'eſt loin, mon dieu !

EDOIN.

Nous abrégerons le tems; adieu.

(*Il l'embraſſe, & l'enferme dans ſa grotte*)

## *SCÈNE VII.*

EDOIN, AZÉMIA.

EDOIN.

LA lune rend cette ſoirée ſuperbe ; je vais en profiter, pour finir l'ouvrage que les événemens de la journée m'ont forcé d'interrompre.

AZÉMIA, *ſe montrant ſur ſon rocher.*

[ *A part.* ] Il n'eſt pas encore parti.

EDOIN.

O mes enfans ! le plaiſir de pourvoir à votre ſubſiſtance, fait diſparoître pour moi la fatigue du travail (*Il ſort.*)

## SCÈNE VIII.

AZÉMIA, *seule entrouvant la palissade.*

BOn, il a laissé la palissade ouverte ; quel plaisir ! la belle soirée... Prosper dort sûrement déja, c'est dommage..... S'il étoit là, la soirée seroit encore plus belle.

## SCÈNE IX.

AZÉMIA, PROSPER, *sur son esplanade.*

PROSPER.

AZémia ?

AZÉMIA.

Ah ! te voilà.

PROSPER.

Comment, tu n'es pas enfermée ?

AZÉMIA.

Non vraiment ; mais tu l'es toi.

PROSPER.

Je puis bien essayer de descendre.

AZÉMIA.

Non, je te le défends.

PROSPER.

Pourquoi ?

AZÉMIA.

Je ne sais : mais si je suis bien aimée, tu m'obéiras ; sinon, je m'en suis, & vais moi-même me cacher.

PROSPER.

Ah ! reste, Azémia ; la peur de te déplaire, est le plus fort lien que puisse m'arrêter. Je ne sais pourtant pas ce que tu crains.

AZÉMIA.

De fâcher mon père qui m'a défendu d'être seule avec toi sans sa permission : ce matin, j'ai désobéi pour la première fois ; le Ciel m'en a punie, par le

danger que tu as couru ; il faut en croire Edoin ; il en fait plus que nous.

PROSPER.

C'eſt que je ſuis bien loin pour cauſer. J'ai une nouvelle à t'apprendre.

AZÈMIA.

Quelle eſt-elle ?

PROSPER.

Edoin parle enfin raiſon : il conſent à nous marier dans un an. Conçois-tu mon bonheur ?

AZÉMIA.

Comme le mien.

PROSPER.

Ce que je ne ſais pas, c'eſt quel changement cela doit apporter à notre ſituation.

AZÉMIA.

Je le ſais bien, moi..

PROSPER.

Tu le ſais ?

AZÉMIA.

Sûrement : c'eſt que quand on ſe marie, on ne reſte pas deux ; nous deviendrons pluſieurs : voilà tout.

PROSPER.

Oh ! je ſavois cela ; mais encore ?...

AZÉMIA.

Je n'en ſais pas plus que toi ; mais quand cela viendra, nous pourrons bien le voir ; d'ailleurs, le plaiſir de chercher, vaut celui de ſavoir.

PROSPER.

Il faut que je te diſe : hier, j'ai trouvé dans nos bois certain billet que ton père a sûrement laiſſé tomber ; c'eſt de ta mère : il peint la tendreſſe & le bonheur, mais n'en dit pas aſſez pour m'inſtruire.

AZÉMIA.

Ah ! voyons : donne-le moi.

PROSPER.

Demain.

AZÉMIA.

Non, tout de ſuite.

PROSPER.

Et comment faire pour le ravoir ? Quand tu l'auras lu, j'en aurai plus d'envie encore.

AZÉMIA.

Attends : compose un lieu de feuillages, tu le glissera le long de ces rochers : par ce moyen, je pourrai le recevoir, & te le renvoyer par le même chemin.

PROSPER.

C'est bien dit.

DUO.

PROSPER, *préparent le lien.*

*Oui, reçois le billet joli*
*De la main de ta mère ;*
*Tu verras que ton père.*
*D'une épouse étoit bien chéri.*
*Quand pourai-je l'être autant que lui !*

AZÉMIA.

*S'il revenoit ;*

PROSPER.

*Je crois l'entendre.*

AZÉMIA.

*Je ne vois rien.*

PROSPER.

*Regarde bien.*

ENSEMBLE.

*Craignons de nous laisser surprendre.*

*Prosper descent le billet.*

AZÉMIA.

*A! je le tiens.*

ENSEMBLE.

| AZÉMIA. | PROSPER. |
|---|---|
| *Plaisir extrême !* | *Plaisir extrême!* |
| *Oui, je veux le lire moi-même,* | *Oui, lis, tu verras s'il est doux* |
| *Et voir s'il est doux* | *Le vrai langage des époux.* |
| *Le vrai langage des époux.* | |

AZÉMIA, *lisant le billet.*

*Je suis donc toute à toi, cher époux que j'adore :*
*Ah ! quel doux sentiment tu me fais éprouver !*
*Au bonheur de t'aimer ; l'himen ajoute encore*
*Le droit de te le dire & de te le prouver,*
*Ah ! comme il est joli !*

PROSPER.

*Toute à toi que j'adore.*

AZÉMIA.

*Le droit de te le dire....*

PROSPER.

*Et te le prouver.*

[ *Sans chanter.* ]

Rends-le moi.

AZÉMIA.

Tiens, ſuppoſe-le de ma main, & pour toi. [*Elle le rattahce au lien, & Proſper le fait remonter.*]

*La muſique reprend.*

ENSEMBLE.

*Rends-le moi* ]
*Garde-bien* ] *Ce billet joli.*

*De la main de* [ *ta* / *ma* ] *mère.*

*Tu* / *Je* ] *vois bien que* [ *ton* / *mon* ] *père.*

*D'une épouſe étoit bien cheri.*

*Quand pourai-je* ]
*Sois bien sûr de* ] *l'être autant que lui.*

[ *nuit avant la fin du Duo.* ].

AZÉMIA.

La lune ſe cache, le ciel s'obſcurcit, je vais me retirer... Adieu.

PROSPER.

Quoi, déja?

AZÉMIA.

Tu ſais bien que mon père rentre ſouvent par l'autre iſſue de ſa grotte, du côté du petit bois, ſans paſſer par ici, & s'il ne m'y trouvoit pas...

PROSPER.

Tu as raiſon.

AZÉMIA.

Bon ſoir.

PROSPER.

Bon ſoir... Je ne ſais: mais cet adieu-là me coûte ce ſoir plus que jamais.

AZÉMIA.

Moi de même : mais il le faut. A demain. Adieu Profper, adieu, mon ami à préfent, mon époux bientôt.... Oh ! pour cette fois, c'eft tout de bon. Adieu. [*Elle rentre par la paliffade.*]

## SCÈNE X.

PROSPER, *feul.*

AH ! comme Edoin avoit tort de m'effrayer fur le danger d'un fentiment qui me paroît fi doux !

## SCÈNE XI.

AKINSON, L'OFFICIER, PROSPER.

AKINSON.

L'Obscurité qui règne dans l'épaiffeur de ces bois, m'a fait perdre de vue ces infâmes raviffeurs.

PROSPER.

Qu'entends-je !

AKINSON.

Il faut pourtant que ce lieu foit habité ; nous favons au moins leur rendez-vous, & le vent les retient ici, pour quelque tems : mais il vaudroit mieux prévenir...

[*L'Officier fort.*]

## SCÈNE XII.

AKINSON, PROSPER.

PROSPER, *à part.*

C'eft un homme !

AKINSON.

Je ne fais quel attrait me ramène, malgré moi, dans ce lieu... je crois toujours que c'eft le même... mais non... O ciel mes malheurs n'auront-ils pas le droit de t'attendrir ! n'ai-je pas affez fouffert !

PROSPER.

Il fe plaint.

AKINSON.

Rejetteras-tu toujours mes larmes & mes vœux, toi qui connois la pureté de mon cœur !

PROSPER.

Quel langage touchant ! comme il m'intéresse !

AKINSON.

Quelque rigoureux que soit mon sort, je le subirai ; mais permets-moi du moins de sauver l'innocence.

PROSPER.

Il est bon, que ne puis-je moi-même le secourir.

AKINSON, *assis sous le rocher de Prosper.*

Si cette isle est inhabitée, si je n'y trouve aucun secours, ma mort est certaine.

PROSPER.

Sa mort !

AKINSON.

Il faudra donc mourir sans revoir, sans embrasser l'objet qui m'attache à la vie.

PROSPER.

L'objet qui l'attache à la vie ! Ah ! il est trop à plaindre, je vais lui parler. [*haut*] Bon homme . . .

AKINSON.

Dieu ! j'entends une voix secourable.

PROSPER.

Non, tu ne mourras pas, non approche.

AKINSON.

C'est celle d'un jeune homme !

PROSPER.

Oui, c'est moi que ta plainte intéresse ; tu es bien malheureux, n'est-ce pas ? Eh bien, que puis-je faire pour toi ?

AKINSON.

Etre bienfaisant dont la voix m'émeut si vivement, parle, qui es-tu ?

PROSPER.

Je suis un habitant de ces forêts. Enfermé dans cette grotte, je ne puis pas être pour toi d'un grand

ſecours : mais tiens, ſi tu veux, je vais t'indiquer un aſile sûr où tu pouras paſſer la nuit ; tu y trouveras mon père, il ſera bien-aiſe de te ſervir.

AKINSON, *à part.*

Son père ! je me ſuis trop-tôt flatté.... Vous avez un père ? qu'il eſt heureux d'avoir un enfant comme vous.... (*Il ſoupire*)

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LES MATELOTS D'ALVAR *entrent doucement, & écoutent.*

MATELOT.

IMpoſſible de déterrer cette maudite entrée.

AKINSON.

Eh bien, mon enfant, où eſt-il votre père ?

MATELOT.

Paix, on parle.

PROSPER.

Ecoute : un intérêt dont je ne puis me défendre ; le ſon de ta voix, ton langage, tout me raſſure ; mais ſi je te le dis, ne va pas me tromper.

AKINSON.

Moi, vous tromper !

PROSPER.

Ah ! je te crois.

MATELOT.

Ecoutons.

PROSPER, *plus bas, ce qui force les matelots de s'approcher.*

Les dangers de cette ſolitude ont forcé mon père de rendre ſa demeure inacceſſible : mais il me ſaura gré d'avoir trahi ſon ſecret pour ſervir un infortuné.

MATELOT, *toujours à part.*

Quel heureux hazard !

PROSPER.

A trente pas de ce dernier palmier qui borde le rocher, en ouvrant la paliſſade, derrière un buiſſon d'acacia...

MATELOT.

La palissade ! Bon. [*Elle s'ouvre.*] Oui, la voilà.

PROSPER.

Sous des brouſſailles, tu touveras une trappe de bois, qui cache l'entrée d'une allée ſouteraine, c'eſt le chemin d'une grotte, dont la ſeconde iſſue eſt dans le petit bois.... Au fond, tu frapperas, en prononçant Azémia..

MATELOT.

Bon !

PROSPER.

Si mon père n'étoit pas rentré, tu dirois que c'eſt le jeune homme de la grotte voiſine qui t'envoie.... [*à part.*] Il ſera du moins en ſûreté.

MATELOT.

Allerte, elle eſt à nous. [*On le voit paſſer ſur le rocher.*]

AKINSON.

Aimable jeune homme, le Ciel te récompence de ta généroſité ; mais pardon, je ne puis m'arracher à la douceur de cet entretien ; dites moi pourquoi vous n'habitez pas auprès de votre père ?

PROSPER.

C'eſt que tu ne ſais pas.... D'abord il eſt bien vrai que je l'appelle mon père ; mais il ne l'eſt pourtant pas.

AKINSON.

Que dites-vous ?

EDOIN, *arrivant, & appercevant Akinſon.*

Mon fils avec quelqu'un ?

PROSPER.

Tiens, le voilà lui-même.

## SCENE XIV.

EDOIN, AKINSON, PROSPER.

EDOIN.

QUe vois-je ?

PROSPER.

Mon père, ne crains rien, parle lui ; c'eſt un infortuné qui demande du ſecours ; permets-moi de deſcendre, nous le conſolerons enſemble.

[ *Edoin lui ouvre.* ]

AKINSON.

Généreux étranger, qui que vous ſoyez, ne craignez pas de vous repentir de m'avoir ſecouru ; peut-être puis-je moi-même vous être utile ; n'ayez aucune défiance ; vous prendriez pitié de mon ſort, ſi vous connoiſſiez la chaîne des malheurs qui accable, depuis ſi long-tems, l'infortuné Lord Akinſon.

EDOIN, ET PROSPER, *qui ſort en ce monent.*

Akinſon ! Ah Proſper !

AKINSON.

Proſper ! .... mon fils !

PROSPER.

Ah ! mon père....

### FINALE.

PROSPER ET AKINSON.

*C'eſt toi qu'en mes bras je preſſe !*
*Ah ! [ mon père ! ] [ mon fils ! ] je te revoi !*
*Quel moment pour ma tendreſſe !*
*Quel doux inſtant pour moi.*

EDOIN.

*Ah : je partage leur ivreſſe ;*

PROSPER.

*Qu'Azèmia partage mon bonheur.*

EDOIN, *lui faiſant ſigne daller la chercher.*

*Oui, va, qu'elle partage ton bonheur.*

( *Proſpert ſort.* )

AKINSON ET EDOIN.

Je vous [ dois ce cher objet de ma tendresse.
[ rends cet objet de votre tendresse.

C'est vous qui consolez ] mon cœur.
Milord quel moment pour ]

Ah : comment : vous peindre mon ] ivresse.
Ah ! je sens ; oui, je sens votre ]

PROSPER, *rentre tout effrayé.*

*Edoin : ô ciel : hélas :*
*En vain ma voix l'appelle,*
*Je ne la trouve pas.*

EDOIN.

*Que faire : ou courir, hélas :*
*Grands Dieux : ou donc est elle ?*
*Volons, volons, ma fille ? ô Dieux.*

L'OFFICIER *d'Akinson accourant.*

*Ah ? Milord, le complot s'achève,*
*Elle est déja loin de ces lieux.*

EDOIN.

*Courons.*

AKINSON.

*Arrêtez, ciel !*

EDOIN.

*Ah ? ma fille !*

L'OFFICIER.

*On l'enlève....*

AKINSON, *les retenant.*

RECITATIF.

*Je connois le complot, & je puis vous servir,*
*J'ai vu les ravisseurs, jai pris soin de m'instruire :*
*Le vent les tient ici, sans pouvoir en sortir,*
*Il nous reste du tems, laissez moi vous conduire.*

ENSEMBLE, *en s'armant avec précipitation.*

*Armons-nous, il faut nous venger,*
*Même soin nous presse,*
*Par la force, ou par l'adresse,*
*Malgré leur fureur traîtresse,*
*Il faut nous unir tous & braver le danger,*
*Il faut périr, ou nous venger.*

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

*Le Théatre repréſente un côté de l'Iſle plus découvert.*

## SCÈNE PREMIERE.

ALVAR, *ſeul.*

ARIETTE.

*Ma captive ſera bientôt en ma puiſſance.*
*Qu'elle tarde à venir ! je l'attends en ces lieux ;*
*J'oſe, en quittant ces lieux, concevoir l'eſperance*
*De lui faire accepter mon hommage & mes vœux.*

*Amour ; c'eſt pour ta gloire*
*Que tu dois guider mes pas :*
*Triomphe dans tous les climats,*
*Tu dois m'aſſurer la victoire.*

*Charmant objet du deſir qui m'enflamme,*
*Ta grace & ta candeur ont droit de me charmer :*
*L'eſpoir flatteur de règner ſur mon ame,*
*Ramène encor mon cœur au doux beſoin d'aimer.*
*Amour, c'eſt pour ta gloire, &c.*

## SCÈNE II.

ALVAR, FABRICE.

ALVAR.

Eh bien ! tu ne les vois pont arriver encore ?

FABRICE.

Je les ai conduits moi-même dans l'endroit où nous l'avons vue ce matin : il ne peut pas être éloigné de leur habitation ; mais il a fallu la trouver, attendre l'abſence du père : d'ailleurs, la diſtance eſt aſſez conſidérable.

ALVAR.

Je ſuis fâché qu'un mouvement de précipitation

& de dépit m'ait entraîné si loin ; au moins tu leur as recommandé les soins, les égards.

FABRICE.

Oui, soyez tranquille.

ALVAR.

L'instant de notre départ approche, & si on me l'amenoit...

FABRICE.

Elle ne peut tarder beaucoup actuellement.

ALVAR.

Toute réflexion faite, je ne la verrai qu'après avoir quitté le rivage ; elle ignore que ce sont mes ordres qu'on exécute ; oui, je vais retourner à bord : mais comme c'est ici que je leur ai donné rendez-vous, tu vas y rester pour la recevoir & la conduire au vaisseau ; dès qu'elle y sera, tu feras donner le signal du départ. Je compte sur ton zèle & sur ton exactitude.

## SCÈNE III.

FABRICE, *seul.*

OUi, Monsieur, il me tarde bien que tout soit terminé, & que rien ne s'oppose plus à ce départ tant souhaité. Ah! quelle satisfaction de revoir ma patrie! les belles choses que j'aurai à raconter ! comme j'aurai l'air important ! comme on m'écoutera ! comme je mentirai.

AIR.

*Ah! que je sens d'impatience,*
*Mon cher pays de te revoir,*
*Et d'y pouvoir, avec aisance,*
*Me reposer matin & soir.*
*Je vais revoir ma femme & ma patrie.*
*Oh! c'est un grand plaisir que celui-là!*
*Ma menagere est si jolie,*
*Comme elle me caressera :*
*Et puis mes enfans... Mon petit papa!*
*Comment vous voilà,*
*Contez-nous donc çà :*
*Qui me baisera ? qui m'enbrassera ?*

*C'est moi... c'est moi... oh! quand je serai là,*
*Voyage qui voudra.*

*Pour s'amuser de mon voyage,*
*Viendront chez moi les curieux;*
*Je mentirai, suivant l'usage,*
*Et l'on ne m'en croira que mieux.*
*J'amuserai ma femme & ma patrie,*
*Chacun bouche béante écoutera.*
*Ma ménagere est si jolie, &c.*

Je ne me sens pas d'aise; car l'aspect de ces maudits rivages me fait mourir de frayeur : j'ai cru, toute la nuit, voir roder des troupes de Sauvages, & je ne me soucierois pas de faire ici assaut de célébrité avec certains voyageurs. J'entends du bruit : oh! pour le coup, voici nos matelots & leur jolie capture; oui, je n'en doute pas, c'est la troupe joyeuse, quel plaisir! allons, mes bons amis.. ô ciel!

*Il appercoit une troupe de Sauvages, qui se montrent d'abord à travers les arbres, l'observent, s'avancent peu-à-peu, l'examinent, lui barrent le chemin, & finissent par le saisir & l'attacher à un arbre.)*

## SCÈNE IV.

FABRICE, UNE TROUPE DE SAUVAGES.

CHŒUR.

*AH! je suis mort! pauvre Fabrice;*
*Hélas! c'est fait de moi:*
*Oui, oui, Messieurs, fort à votre service....*
*Que voulez-vous faire de moi?*
*Mes bonnes gens! ah! les vilaines gens!*

[*Il se jette à ses genoux.*]

*Me dévorer... oh non... Prenez pitié de moi.*
*Ah! grands Dieux! quel supplice!*
*Ils ne m'entendent pas,*
*Si je pouvois m'échapper de leurs bras:*

[*Il fait un lazzi pour s'échapper, on le ratrappe.*]

*Ah! je suis mort, &c.*
*S'ils pouvoit me croire Sauvage!*
*Tâchons de les imiter.*

*[Il cherche à les imiter.]*

*Je les fais rire, allons courage,*
*Ils semblent s'irriter*
*Ah! Dieux! quelle disgrace?*
*Quelle laide grimace:*

*[Grand mouvement parmi les Sauvages, qui, s'étant tenus jusques-là à une certaine distance de Fabrice, se rapprochent ici tout-à-fait de lui, le saisissent & l'attachent fortement à un arbre.]*

*Ahie, ahie, ahie, ah! les vilaines gens!*

*[Ils dansent autour de lui.]*

*Hélas! je n'ai plus d'espoir?*
*Adieu plaisir, amis, adieu, bon soir.*

*[Ici on entend plusieurs coups de fusils: une troupe de Sauvages passe en fuyant, & fait signe à ceux qui sont sur la Scène qu'ils son poursuivis; il s'échappent.)*

## SCÈNE V.

FABRICE, *seul enchaîné.*

ILs s'éloignet! le bruit leur aura sans doute fait peur; peut-être n'est-ce pas encore l'instant de me dévorer! ils m'auront mis là pour la provision. Personne ne viendra-t-il à mon secours? Si je crie, ils vont revenir & m'achever! ahie, j'entends du bruit; en voilà sûrement encore.

## SCÈNE VI.

ALVAR, *suivi de quelques matelots*, FABRICE, *enchaîné.*

ALVAR.

SUivez-les, suivez-les; c'est par-là qu'ils ont pris.

FABRCE.

C'est le Seigneur Alvar! à moi, s'il vous plaît, & promptement.

ALVAR.

Fabrice enchaîné ! quelle bisarrerie !

FABRICE.

Hélas ! oui, ce sont les Sauvages; ils étoient dix mille.

ALVAR.

Dieux ! que faire ?

FABRICE.

Me délier d'abord, c'est le plus pressé.

ALVAR.

Je crains qu'ils n'aient rencontré mes matelots ; qu'ils ne se soient emparés de la jeune personne ! Je meurs d'impatience & d'inquiétude. [*Il va pour sortir avec les matelots.*]

FABRICE, *criant.*

Hé bien, & moi donc, Seigneur Alvar, vous m'oubliez, mon dieu ! mon dieu !

ALVAR, *le déliant.*

Retourne au bâtiment, & ramène-moi le reste de ma troupe.

FABRICE.

Je ne demande pas mieux. [*Il se sauve à toutes jambes.*]

ALVAR, *seul.*

Je me reproche, plus que jamais, ma coupable fantaisie. Si elle alloit en être victime ! Dieux ! que vois-je ?

## SCÈNE VII.

ALVAR, AZÉMIA, *échevelée, fait, en regardant derrière elle ; elle s'arrête un moment, & , dans la plus grande agitation, apperçoit à la fin Alvar, & s'élance vers lui.*

AZÉMIA.

AH ! sauve-moi, toi.

ALVAR.

Moi !

AZÉMIA.

Oui, toi, on veut me ravir à tout ce que j'aime, tu as l'air d'un honnête homme, je te confie mon deſtin, ma vie... me voilà plus tranquille.

ALVAR.

Dieux ! elle ſe livre elle-même !

AZÉMIA.

Les cruels ! qu'ils viennent à préſent, me voilà ſous ta garde, je ne crains plus rien ; tu me protégeras, j'en ſuis sûre ! ta phyſionomie me répond de ton ame.

ALVAR, *à part.*

[Qu'elle eſt belle ! mais que ſa candeur la rend intéreſſante ! Ce que j'éprouve, ne peut ſe définir.

AZÉMIA.

Je les entends, ne me quitte pas ; je ſuis fière de ton appui, tu les feras rougir du crime affreux d'enlever une fille à ſon père, une amie à ſon ami. Quel mal leur ai-je fait ? pourquoi veulent-ils m'en faire ? Ils ont vu mes larmes, mon déſeſpoir, ſans ſe laiſſer fléchir. Tu es indigné de leur barbarie ; tu as sûrement un père, une amie, une ſœur, tu dois être ſenſible.

ALVAR.

Et c'eſt à moi que vous vous adreſſez ! Mais comment avez-vous échappé à vos raviſſeurs ?

AZÉMIA.

Une troupe de Sauvages a paſſé près deux. Ils ſe ſont effrayés, les lâches ! ils m'ont quittée : la fuite m'a ſauvée, je rends grace au ciel de t'avoir rencontré : tu me rendras à mon père, à mon ami ; tu verras comme je les aime, comme ils m'aiment auſſi ; ils pleurent & gémiſſent sûrement ; nous ne ſurvivrions pas à la douleur d'être ſéparés ; mais tu ſécheras leurs larmes, tu les verras à tes pieds, tu jouiras de leur reconnaiſſance ; ce ſera ta première récompenſe.

ALVAR, *à part.*

Mon premier mouvement fut coupable, l'abus de sa confiance seroit un reproche éternel.

AZÈMIA.

Tu parles seul ! tu balances...

ALVAR.

Non, jeune enfant, je ne balance pas, vous reverrez votre père.

AZÉMIA.

Ah ! je ne m'étoit pas trompée... Les termes me manquent pour t'exprimer ma reconnoissance. Mais vois mes pleurs... Et toi, ciel ! charge-toi de récompenser mon bienfaiteur, protège ses jours comme il a protégé les miens ; que jamais, que jamais il n'éprouve la douleur d'être séparé de ceux qui lui sont chers. Les voilà, les traîtres.

## *SCÈNE VIII.*

LES MATELOTS D'ALVAR *arrivent précipitament.* ALVAR *leur fait signe ; ils s'arrêtent, en disant :*

UN MATELOT.

LA pauvre petite ! la voilà bien tombée.

(*A l'arivée de Fabrice, le vaisseau & la chaloupe, sur lesquels on voit des enfans vêtus en matelots, paroissent dans l'éloignement, & restent jusqu'à la fin.*)

## *SCÈNE IX.*

LES PRÉCÉDENS, FABRICE, *arrivant avec le reste des matelots.*

FABRICE.

MOnsieur, nous voici tous. Ah ! la voilà ; tant mieux, nous allons partir. Eh ! vous avez déja l'air assez contens l'un de l'autre.

ALVAR.

Je le suis beaucoup de moi-même.

FABRICE.

Ne perdons pas un instant, le père ne tardera pas à voler sur nos traces.

ALVAR.

Je l'attends, ou j'irai le chercher.

FABRICE.

En voici bien d'une autre!

ALVAR.

Eloignez-vous.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ALVAR *à Azémia.*

*Près d'un amant & près d'un père*
*Du vrai bonheur allez jouir.*
*Que vous devez leur être chère,*
*Vous voir heureuse, est mon désir.*

AZÈMIA.

*Près d'un amant & près d'un père,*
*Du vrai bonheur je vais jouir.*
*A tous les deux je suis bien chère,*
*Me voir heureuse est leur desir.*
*Viens avec moi revoir mon père.*

ALVAR.

*S'il faut le voir, ah! comment faire.*

AZÉMIA.

*Tu jouiras de leur plaisir,*

ALVAR, *à part.*

*Comment le revoir sans rougir?*

AZÉMIA.

*Tu verras si je leur suis chère,*
*Vous voir ensemble, est mon desir.*
*Je l'entends.*

ALVAR.

*O Ciel!*

AZÉMIA, *se jette dans les bras d'Edoin, qui paroît avec Akinson, Prosper & l'Officier.*

## SCÈNE X.

TOUS LES PERSONNAGES.

| EDOIN. | ALVAR. | PROSPER. | AKINSON. | CHŒUR. |
|---|---|---|---|---|
| *Ma fille!* | *Que vois-je?* | *Azémia!* | *Sa fille!* | *Son père!* |

EDOIN, AKINSON, PROSPER ET L'OFFICIER ANGLOIS.

*Viens l'arracher des bras d'un père.*

ALVAR, *à Prosper, qui s'avance.*

*Téméraire !*

AZÉMIA, *surprise.*

*Calmez, calmez votre colère.*

EDOIN, ET PROSPER.

*Il vouloit nous percer le cœur.*

AZÉMIA.

*C'est mon ami, mon protecteur,*

[ *Les quatre assaillans veulent avancer sur Alvar; les Matelots se rapprochent pour le défendre; Azémia se jette au milieu* ]

*C'est mon ami, mon défenceur,*
*Je lui doit tout, je le défends.*

AKINSON, EDOIN, PROSPER.

*Ciel! qu'est-ce que j'entends!*

AZÉMIA.

*Ah! mon père! écoutez-moi.*
*Il me disoit à l'instant même,*
*Près d'un amant, &c.*

ALVAR.

*En la rendant aux vœux d'un père,*
*Du vrai bonheur je crois jouir,*
*Aimez une fille si chère,*
*Vous voir heureux est mon desir.*

CHŒUR GÉNÉRAL.

*O Ciel! comment se peut-il faire,*
*Comment entendre un tel desir?*

ALVAR, *à part.*

*Je craindrois bien moins sa colère*
*Que la voix de mon repentir.*
[*haut.*] *Oui, je la rends aux vœux d'un père,*
*Soyez heureux, c'est mon desir.*

TOUS.

CHŒUR. *C'est lui qui la rend à son père*
AZÉMIA. *C'est lui qui me rend à mon père.*
PROSPER ET EDOIN. *C'est lui qui te rend à ton père*

TOUS, *à Alvar.*

*Quand vous comblez les vœux d'un père,*
*De ce bienfait il va jouir.*
*Que la mémoire en sera chere!*
*Soyez heureux, c'est mon désir.*

ALVAR, *seul.*

*Ciel; leurs transports me font rougir,*

*Ils augmentent mon repentir.*

EDOIN *à Alvar.*

Ah ! Monsieur ! pardonnez un soupçon que les circonstances autorisoient. Je vous croyois son ravisseur, vous la défendiez ; vous êtes bien vengé.

AZÉMIA.

Oui, vous l'avez tous deux offensé aujourd'hui, mais moi je l'aime bien.

ALVAR.

C'est trop long-tems jouir d'une estime usurpée ; j'étois coupable, & mon premier châtiment est d'en rougir à vos yeux.

AZÉMIA.

Comment ! est ce que tu étois méchant, toi ? On a donc quelquefois l'air doux & le cœur coupable ! Que me voulois-tu ? Je ne pouvois pas être à toi, puisque j'étois à lui.... mais tu m'as rendu à tout ce que j'aime, je ne puis pas t'en vouloir.

ALVAR.

Mes remords ont vengé votre père, mais mon offense m'a fait perdre le droit de l'obliger : obtenez vous-même qu'il me permette de vous arracher tous trois à cette solitude.

AZÉMIA.

Mon père ! pardonne lui ; je lui pardonne, moi, puisqu'il propose de t'obliger, de t'emmener...

EDOIN.

Ma fille, je ne balancerois pas ; mais je ne puis maintenant abandonner Milord.

ALVAR.

Milord, nos nations son ennemies, je le sais ; mais vous êtes malheureux, & par conséquent mon compatriote ; livrez-vous à ma foi, je ne vous ai pas offensé ; vous pouvez me laisser le mérite & le plaisir

d'une bonne aſtion.

AKINSON.

Qui ſait ſe repentir comme vous, brave jeune homme, mérite confiance. Je vous ſuivrai.

AZÉMIA.

Proſper, dis-moi donc, qu'eſt-ce que c'eſt que ce Milord-là ?

PROSPER.

Ah ! félicite-moi, c'eſt mon père.

AZÉMIA.

Ah ! tant mieux, nous en aurons maintenant chacun deux [*au Lord*] Tu ne t'oppoſeras pas à notre mariage ?

EDOIN, *entraînant ſa fille.*

Ma fille ! que dis-tu ? Proſper devient grand Seigneur, & ne peut plus être ton époux.

AZÉMIA.

Lui, grand Seigneur ! Je ne le trouve pas changé du tout : eſt-ce ſa faute à lui s'il devient grand Seigneur ? devons-nous l'en punir ? Oh ? je ne l'en aimerai pas moins.

EDOIN.

Ma fille ! tu ne ſais pas....

MILORD.

Edoin, vous oubliez le climat où vous êtes, & les préjugés d'Europe vous pourſuivent : laiſſez parler la nature, elle nous inſtruit tous deux. [*embraſſant Azémia.*] Oui, tu ſeras ma fille.

TOUS.

Ah ! Milord !

AZÉMIA.

Ah ! Proſper !

[*Tout le monde s'embraſſe*]

FABRICE.

Meſſieurs, le tems eſt favorable, le vent comme on peut le deſirer ; la mer nous appelle, regagnons promptement le continent, ſi vous m'en croyez, je réponds d'une route heureuſe.

ALVAR.

Oui, fais tous préparer; nous allons partir.

FABRICE *fait un signal aux matelots du vaisseau, & on tire trois coups de canon.*

Pour cette fois, c'est sérieux : ah ! Messieurs les Sauvages ! si vous m'y rattrappez !

CHŒUR FINAL.

*Partons, partons, le tems nous presse,*
*Partons avec vitesse,*
*Le bonheur nous attend :*
*Quelle alégresse,*
*Quel moment charmant.*

PROSPER ET AZÉMIA.

*Ah ; cher Prosper ! quel plaisir d'être à toi ?*

AZÉMIA.

*Nous voilà donc enfin réunis pour la vie.*

AKINSON ET EDOIN.

*Ah ! quel beau jour luit pour moi ;*
*Le destin le plus doux a comblé mon envie.*

TOUS.

*Jouissons sans tourment,*
*Le bonheur nous attend.*

TOUS.

*Partons, partons, &c.*

*FIN.*

joué a rouen le 1er mars 1843

par mmrs lemaire
dorville
leincher
romain
amedee
isidore
jérome
victor
mlle millot

